

ÉMILE VERHAEREN



Parmi les Cendres

LA BELGIQUE DÉVASTÉE

Frontispice de HUYGENS



PARIS

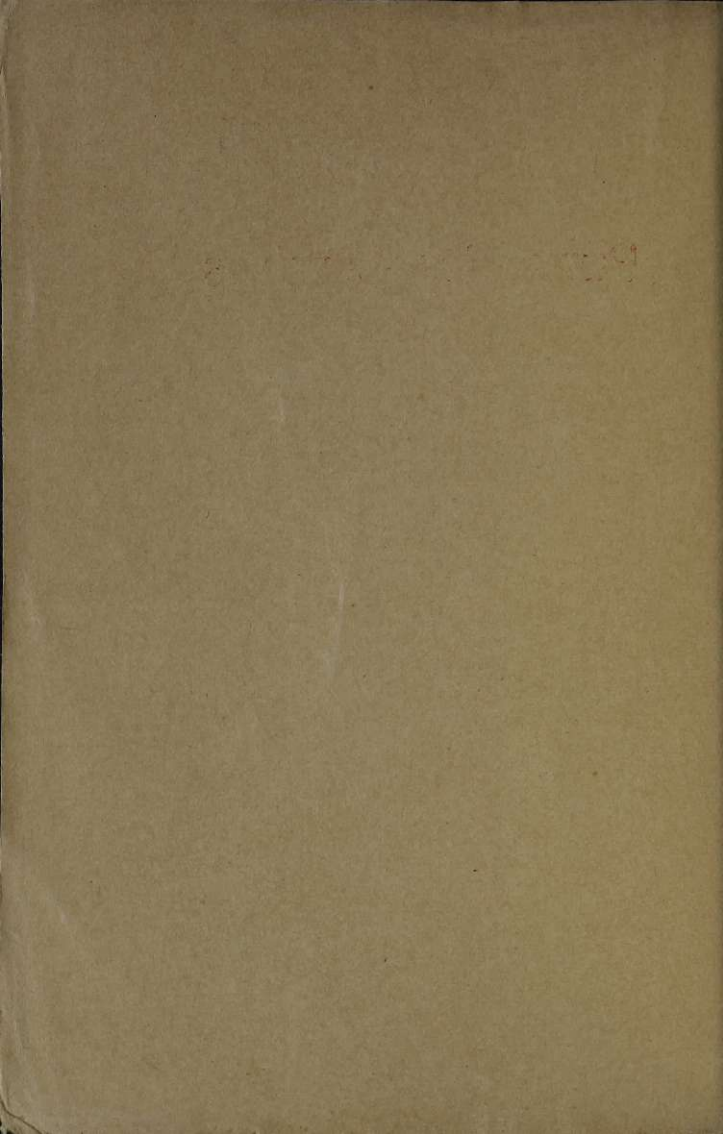
COLLECTION "BELLUM"

GEORGES CRÉS & C^o, EDITEURS

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXVI

Septième édition.



163a

MS

25063

Parmi les Cendres

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

paru chez GEORGES CRÈS ET C^o.

LES BLÉS MOUVANTS, avec un portrait dessiné
et gravé sur bois par P.-E. VIBERT (Édition
des MAÎTRES DU LIVRE). *Épuisé.*



L. Huygens.

ÉMILE VERHAEREN

Parmi les Cendres

LA BELGIQUE DÉVASTÉE

Frontispice de HUYGENS



PARIS

COLLECTION "BELLUM"

GEORGES CRÈS & C^{ie}, ÉDITEURS

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXVI

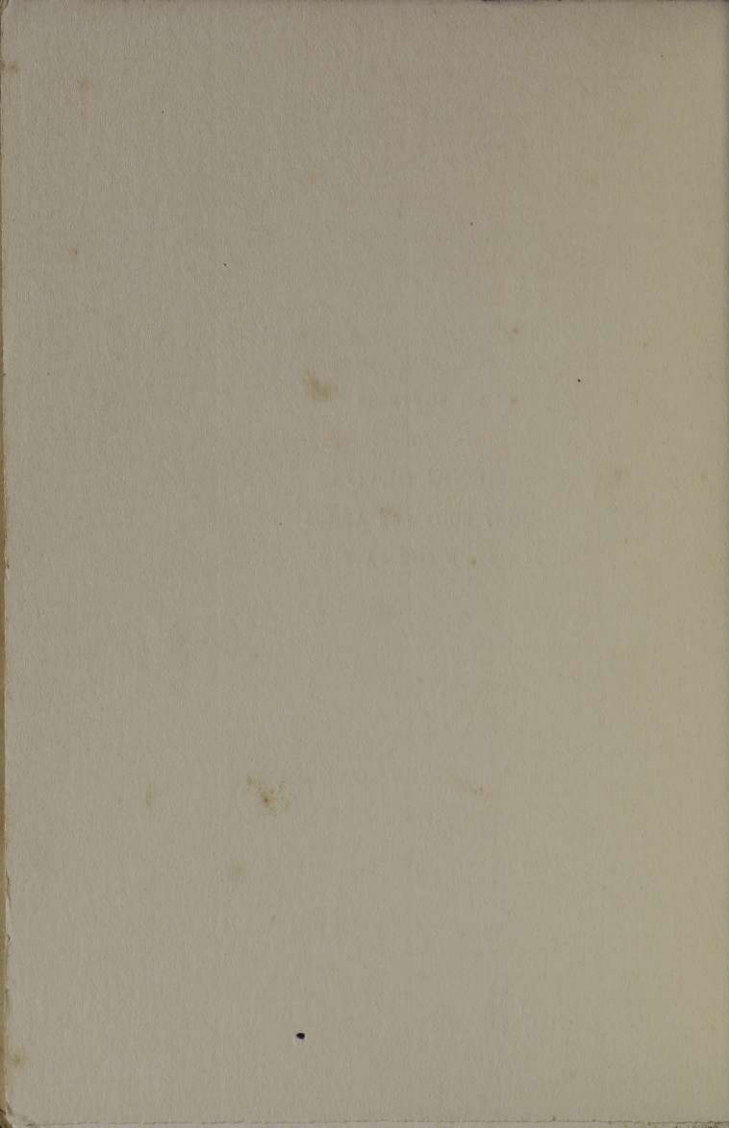
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

60 exemplaires japon impérial (dont 10 hors
commerce) numérotés de 1 à 50 et de
51 à 60.

COPYRIGHT BY GEORGES CRÈS ET C^{ie}, 1916.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

EN SOUVENIR
DE
HENRI DEVOS
MORT SOUS LES ARMES
POUR SON PAYS





LETTRE
AU GRAVEUR DELSTANGES

ÉVOCATEUR
DES PETITES VILLES DE FLANDRE

CHER MONSIEUR,

Lorsque vous gravez dans le bois les aspects variés de nos petites villes des Flandres, vous dites-vous que peut-être au moment même où vous tracez tels ou tels contours, quelque furieux et précis canon germain, pointé contre elles, là-bas, au bord de la Lys, de l'Yperlée ou de l'Yser, les frappe et les anéantit ? Vous travaillez

ici, à Londres, d'après des notes et des croquis faits en des instants d'inspiration heureuse et vous ne savez pas si vous gravez une beauté déjà morte ou encore vivante. Certes, ce doute angoissant doit donner plus d'émotion et de ferveur à votre œuvre; vous devez l'exécuter avec une sorte de piété ardente et de vouloir sacré.

Tout en effet nous est plus cher à mesure que tout est attaqué ou menacé. Les pierres de nos villes nous deviennent à tel point des souvenirs précieux, qu'elles font comme partie de nos émotions et de nos idées et qu'elles nous apparaissent comme un tas de petites âmes fondues et massées en une ordonnance merveilleuse. Nos maisons, nos hôtels de ville, nos églises sont des affirmations solides de

tout ce qu'il y a de profond et de secret en nous-mêmes ; une race entière se confesse pour ainsi dire dans chacun de ses monuments.

C'est ainsi, n'est-ce pas ? que vous comprenez la patrie ou plutôt ces morceaux de patrie que sont les villes des Flandres. Vous leur avez voué votre attention d'abord, votre amour ensuite, votre art enfin. Vous connaissez leurs rues silencieuses où le pas d'un passant sur le trottoir fait que tous les petits rideaux des fenêtres se soulèvent et que chacun vient épier celui qui trouble le silence ; vous savez leurs places que des bâtisses illustres décorent et qu'ensanglanta jadis la lutte des foulons contre les tisserands et des brasseurs contre les bouchers ; vous avez entendu les bour-

dons tragiques des beffrois, les carillons légers des campaniles et les cloches graves et ponctuelles des tours. Vous vous êtes attardé à l'auberge des *Trois Rois* ou du *Cheval blanc* pour croquer sur le seuil de la porte la charrette du brasseur qui transporte deux rangs de tonneaux d'où moussent et s'échappent par la bonde quelques gouttes de bière ; vous fréquentez le béguinage proche et ses ruelles si tranquilles et si coites qu'elles semblent venir d'on ne sait quel pays, là-bas, au bout du monde ; vous êtes entré dans les petits magasins où l'on vend de tout et où l'on pèse les choses en de vieilles balances de cuivre que l'on nettoie tous les jours ; vous vous plaissez à voir les vieux ponts refléter si nettement trois arcs dans l'eau que vous cher-

chiez la flèche qu'un invisible archer y adapta pour atteindre les étoiles qui s'y mirent; vous vous souvenez de l'angle que fait un toit au bout du marché, de la pointe que dessine un pignon sur la façade du bourgmestre, du pilier qui soutient la bretèque du flanc gauche des halles et du chapiteau roman qui décore avec ses monstres soudés entre eux à coups de griffes et de dents la chapelle de Saint-Pierre, dans la nef droite de la cathédrale. Ainsi tout ce qui caractérise les rues, les édifices, les canaux, les rivières, les carrefours, les enseignes, les lieux de bruit ou de calme des petites villes des Flandres vous est familier et vous ne cessez jamais en outre d'étudier le matin, le midi, le soir, même la nuit, l'atmosphère de ténèbres ou de lu-

mières qui les rend tour à tour mystérieuses ou claires, funèbres ou gaies. Vous traduisez plus que leur réalité brutale : vous surprenez leur signification spirituelle. Vous ne séparez point la statue de son auréole, tout au contraire vous voulez que l'auréole fasse valoir la statue. Ainsi vous parvenez à nous intéresser, mais surtout à nous émouvoir.

Votre livre sera un livre de foi. Car il est bien entendu, n'est-ce pas ? que tout ce qui est tombé chez nous va bientôt se relever ; qu'Ypres, Dixmude, Alost, Termonde, Louvain, Dinant, Visé ne sont en ruines qu'aussi longtemps que l'envahisseur souillera notre sol ; que déjà les pierres cachées mais non brisées sont impatientes de réoccuper leur place là-bas, sur un fron-

ton, ici, sur une base de colonne ; que de la mort de tant de choses, sortira la vie de plus de choses encore. A voir vos planches traitées avec tendresse et fidélité, peut-être la résurrection des petites villes des Flandres se fera-t-elle même plus complète. C'est le bonheur que je vous souhaite et ce sera, j'espère, votre récompense.

Bien à vous,

E. VERHAEREN.

Londres, Janvier 1915.





LA FLANDRE ET LA WALLONIE MARTYRES

Je ne veux pas que ces lignes soient comme le texte d'une épitaphe pour nos villes gisantes à terre. La vie demeure sous leur cendre comme le printemps circule, descend et remonte à fleur de sol, sous l'hiver.

La Flandre et la Wallonie ont connu des jours aussi sombres que ceux qu'elles traversent. La Bourgogne, l'Espagne, l'Autriche les ont tour à tour mordues et dépecées. Elles n'en sont pas mortes;

elles sont faites pour ressusciter toujours. Mais si l'espoir nous demeure et s'il protège contre le vent fatal la lampe de l'éveil au bout de l'avenue, il n'en est pas moins vrai que l'heure qui sonne est étrangement douloureuse et terrible.

Pour nous réduire, l'Allemagne ne s'est point contentée de dépêcher ses hommes au feu, elle les a envoyés à l'incendie; elle ne s'est point bornée à faire la guerre au soldat qui combat, elle l'a faite à la mère qui engendre et à l'enfant qui grandit. C'est notre race entière qu'elle a visée. Elle a voulu l'atteindre non seulement en son avenir, mais en son passé. Sa haine fut complète.

Notre avenir c'est notre espoir; il ne s'est point encore réalisé, bien qu'il

soit brûlant de ferveur et de confiance. Il se cache en notre âme. On ne le peut toucher, ni voir. Pourtant il est aussi réel que notre présence sur la terre.

Notre passé tout au contraire est visible et palpable. Il s'est fait pierre en nos demeures et en nos monuments. Depuis le onzième ou le douzième siècle, nous symbolisons par les constructions cruciales de nos églises et notre idéal et notre foi. Nous ornons nos temples d'une décoration à la fois réaliste et pieuse, pour dévoiler et nuancer ainsi toute notre pensée. Dès le treizième siècle, notre fierté civique s'est affirmée et consolidée dans mille beffrois. Ils se dressent dominant nos maisons privées et nos places publiques pour que l'on sache que cette fierté doit être plus

haute que nos intérêts particuliers et nos rivalités sociales. Nous avons créé nos béguinages pour y satisfaire notre désir de méditation et de silence. Nos halles, qu'elles fussent aux mains de nos foulons, de nos bouchers, de nos drapiers, indiquaient notre ardeur de travail, de négoce et d'industrie. Nous les avons créées imposantes et belles. Nous en fîmes des chefs-d'œuvre. Toute notre vie historique fut ardente et personnelle. Elle différait de celle des autres peuples. A deux reprises, au quinzième et au seizième siècles, nous avons donné au monde, grâce à nos peintres, une leçon d'art. Hier encore, notre école littéraire déjà illustre quoiqu'à peine née, jetait vers les Renommées attentives les noms de nos grands écrivains. L'Europe et l'Amérique les

connaissent. Elles les vénèrent et les célèbrent. Le plus haut de tous est mis au rang des Carlyle et des Emerson. Ces floraisons esthétiques ont été, chaque fois, le résultat d'une prospérité matérielle large et sûre. Après l'Angleterre, l'Allemagne, la France, c'est la petite Belgique qui prend rang dans les luttes commerciales de l'Occident.

C'est donc avec autorité que nous pouvons nous réclamer de nos mérites. Nous sommes dignes d'être et de rester indépendants et libres, puisque nous possédons des qualités ethniques qui nous sont propres et qui servent à la force variée et à la beauté du monde.

Il nous manquait peut-être quelque gloire guerrière. Et voici que grâce à

nos ennemis eux-mêmes nous l'avons conquise.

Nous avons eu l'honneur — oh ! certes sans le savoir — de défendre les premiers tout un passé de splendeur et de civilisation. La Grèce et Rome étaient à nos côtés, invisibles. A Liège, dans le ciel nocturne, circulaient les grandes ailes de Pallas Athéné, pendant que sous elle rôdaient les Zeppelins monstrueux. Aucun de nos petits soldats flamands ou wallons ne s'en doutait et nous-mêmes nous l'ignorions. Nous ne l'avons su que plus tard, quand la signification morale de cette guerre nous est apparue. Les théoriciens allemands nous ont confessé leur rêve de civilisation asiatique où les peuples tiennent sous le joug d'autres peuples. Les temps des Darius, des Xerxès et

des Nabuchodonosor étaient évoqués comme des temps qui pourraient revenir. La liberté claire et l'oppression organisée étaient à nouveau l'enjeu de la lutte et c'étaient nous, les Belges, qui l'engagions.

Si, dans l'immense malheur qui s'étend sur nous, il peut nous rester à côté de l'indéfectible espoir, quelque motif de haute exaltation et même de joie, c'est de songer que notre courage, notre ferveur et notre acharnement ont servi la plus grande des causes humaines. Disons encore que pendant ces heures tragiques des premiers jours d'août, nous avons aimé, haï, voulu, crié, chanté, pleuré, avec une intensité telle que toute notre existence nationale passée ne vaut pas cette minute soudaine et superbe vécue sous la foudre.

Étions-nous vraiment un peuple, avant cet instant magnifique ? Nous nous dépensions en minimes querelles ; nous n'étions guère aimantés vers les hautes réalités ; nous nous complaisions à nous reprocher nos origines, soit flamandes, soit wallonnes ; nous tâchions d'être avocats, boutiquiers, fonctionnaires, avant d'être des citoyens. Le péril a rassemblé nos forces éparses en un seul et lumineux faisceau. Nous le dressons sur nos villes détruites, sur nos plaines rasées, sur l'immense champ de bataille qu'est aujourd'hui notre terre et, avec déjà de la victoire dans le cœur, nous attendons.





BRUGES ET ANVERS

Bruges et Anvers! La ville mystique et la ville sensuelle. A elles deux, elles expliquent l'âme flamande. L'une produit la peinture où la ferveur se fait visible; l'autre, celle où la volupté s'étale. Toutes deux sont puissantes. Leur richesse semble soutenir leur art. Elle est fondée sur les échanges et sur le travail.

Les ducs de Bourgogne sont les maîtres de Bruges; les Espagnols — surtout sous Albert et Isabelle — sont

les protecteurs d'Anvers. Les uns et les autres se sont signalés d'abord par la tyrannie et la cruauté. Pourtant peu à peu leurs fureurs s'endiguèrent. Il y eut une accalmie si pas une paix.

Sous Philippe le Bon et même sous Charles le Téméraire, Bruges fut un lieu de splendeur et de fête. Sous Albert et Isabelle, Anvers devint un séjour de culture. Une imprimerie magnifique — l'imprimerie Plantin — y dispersa les livres de science et de théologie. Au seizième siècle pourtant, la religion s'était déjà dépouillée de son ardeur profonde. Les papes païens de Rome l'avaient comme vidée de sa force ascétique. Elle était devenue tout extérieure et toute pompeuse.

Il y avait encore de la croyance, il

n'y avait plus d'exaltation. Les églises en style baroque — chez nous, ce style fut appelé le style jésuite — ressemblaient à des palais abondamment ornés. Les dieux et les déesses de l'Olympe y tenaient leurs assemblées. Ils s'y transformaient en saintes, en anges, en martyrs.

L'ensablement du port de mer de Bruges fit affluer du Zwyn vers l'Escaut tout le négoce du Nord et du Sud de l'Europe. « En 1503, dit M. A.-J. Wauters, les Portugais et puis les Espagnols y envoient les produits de leurs nouvelles colonies; les Anglais les suivent. » En 1516, on y compte déjà plus de mille comptoirs étrangers. Anvers devient la ville de l'Europe centrale, commune à toutes les nations. Il y a souvent sur son fleuve jusqu'à dix

mille cinq cents vaisseaux, chargés de marchandises de tous les pays; le mouvement d'entrée et de sortie du port s'élève presque chaque jour à cinq cents bâtiments, Des navires avant d'y pénétrer doivent parfois attendre deux ou trois semaines.

Par terre, le trafic n'est pas moindre. Plus de deux mille chariots arrivent chaque semaine d'Allemagne, de France et de Lorraine. Aussi l'ambassadeur de la Cité des lagunes, débarquant en 1551 sur les bords de l'Escaut, s'écrie-t-il en étudiant Anvers : « Venise est dépassée ! »

La ville compte 120.000 habitants. Presque chaque rue a son théâtre. Le plus ancien journal publié en Belgique et peut-être dans l'Europe entière y paraît. Il se nomme *la Courante*.

Avant Anvers, Bruges fut la reine des eaux flamandes, son port ouvre ses bras de pierre à la marine marchande du monde entier. Lisbonne, Gênes, Venise lui envoient leurs vaisseaux clairs et bariolés. Hambourg, Brême, Lubeck, Amsterdam, Londres dressent leurs mâts jaunes, et carguent leurs voiles brunes dans ses canaux. Par jour, cent navires font leur entrée dans Bruges. Elle fait partie de la Hanse. Mille comptoirs s'y sont établis. Au greffe du tribunal, on trouve des protocoles de notaires rédigés en huit ou dix langues différentes.

Bien qu'aucun des grands maîtres qui illustrent son école ne soit né dans ses murs, elle réunit tous leurs noms dans sa gloire. Van Eyck naquit probablement à Maeseyck, Memling ar-

riva d'Allemagne, Van der Weyden vit le jour à Tournai, Hugo Van der Goes à Gand, Thierry Bouts à Haarlem, qu'importe ! Ils expriment tous la civilisation opulente et religieuse de Bruges.

La cour bourguignonne tient du moyen âge et annonce la Renaissance. Elle est encore imprégnée de foi, mais déjà la sensualité s'y étale sous les derniers ducs.

La raison en est fort simple. Les artistes étant l'élite d'une nation subissent toujours le grand courant de la civilisation générale. Toutes les idées directrices leur sont connues. Ils se meuvent dans une même atmosphère de vérités et d'erreurs. Même les hommes de génie la respirent, avant de s'en libérer les poumons, et de créer une atmosphère autre ou nouvelle.

Le mysticisme et le sensualisme flamand, que Bruges et Anvers incarnèrent, furent également affirmés par les deux plus grands génies que la Flandre ait produits : Van Eyck et Rubens. Qu'il me soit permis de citer les deux poèmes, que dans *Toute la Flandre*, je consacre à l'œuvre magnifique, mais diverse, de ces maîtres. Voici les strophes dédiées aux Van Eyck :

VAN EYCK

L'or migrateur qui passe où s'exalte la force
Avait choisi jadis, en son vol arrogant,
Pour double colombier glorieux, Bruge et Gand,
Dont les beffrois dressaient, au grand soleil, leurs torses.

Les deux cités dardaient un pouvoir inégal,
Mais un égal orgueil vers l'avenir splendide,
Comme les deux Van Eyck, vastes cerveaux candides,
Dressaient d'un double effort leur art théologal.

Ce dont l'âme rêvait devant les tabernacles,
Ce que la foi montrait de ciel aux yeux humains,
Ils l'ordonnaient, patiemment, avec leurs mains
Pour que leur œuvre fût comme un calme miracle.

La claire vision des paradis nouveaux,
Ils l'évoquaient en un tranquille paysage;
Ils le peuplaient de beaux et solennels visages
Tournés vers la splendeur et la paix de l'agneau.

Les douces fleurs poussaient dans le tapis de l'herbe ;
De petits bois montaient, naïfs et recueillis :
C'était la Flandre, avec ses prés et ses taillis,
En un cercle de toits et de clochers superbes.

Au milieu, sur un tertre ornementé, l'autel.
Le Dieu y répandait son sang dans le calice ;
Il s'entourait des signes noirs de son supplice :
Lance, colonne, croix et l'éponge de fiel.

Et vers ce deuil offert comme un banquet de fête
A la faim de l'extase, à la soif de la foi,
Les martyrs, les héros, les cent vierges, les rois,
Les ermites, les paladins et les prophètes,

Toute l'humanité des temps chrétiens marchait.
Ils arrivaient du fond miraculeux des âges,
Ayant cueilli la palme aux chemins du voyage,
Et sur leurs fronts brillaient les feux du Paraclet,

Et tout en haut, régnaient dans l'or du polyptyque,
Dieu le Père, Marie et Jean le précurseur,
Traçant, dévotement, avec calme et douceur,
De lents gestes sacrés, puissants et didactiques.

Et les anges chantaient dans l'air chaste et pieux,
Tandis qu'Eve et qu'Adam, debout chacun dans l'ombre,
Sentaient peser sur eux leur faute ardente et sombre,
Dont le rachat se célébrait devant leurs yeux.

Ainsi la claire et tendre et divine légende
Avec ses fleurs de sang, d'ardeur et de piété
Déroulait son humaine et divine beauté
Parmi les prés, les bois, les ravins et les landes.

Comme un grand livre peint et largement ouvert,
Elle enfermait, en ses pages claires ou blondes
Et dans ses textes d'or quatre mille ans du monde :
Tout le rêve de l'homme en proie à l'univers.

L'œuvre dardait dans l'art une clarté suprême,
Comme celle du Dante à Florence, là-bas.
Mais cette fois deux noms flamands brillaient, au bas
De l'ascétique et pur et merveilleux poème.

Les strophes dédiées à Rubens me
semblent par leur emportement et leur
couleur contraster avec le rythme pro-

cessionnel, le recueillement du poème
ci-dessus. Les voici :

RUBENS

Ton art énorme est tel qu'un débordant jardin
— Feuillages d'or, buissons de sang, taillis de flamme —
D'où surgissent, d'entre les fleurs rouges, tes femmes
Tendant leur corps massif vers les désirs soudains,

Et s'exaltant et se mêlant, larges et blondes,
Au cortège des Ægipans et des Sylvains
Et du compact Silène enflé d'ombre et de vin
Dont les pas inégaux battent le sol du monde,

O leurs bouquets de chair, leurs guirlandes de bras,
Leurs flancs fermes et clairs comme de grands fruits
Et le pavois bombé des ventres et des cuisses [lisses
Et l'or torrentiel des crins sur leurs dos gras !

Que tu peignes les amazones des légendes
Ou les reines ou les saintes des paradis,
Toutes ont pris leur part de volupté, jadis,
Dans la balourde et formidable sarabande.

Le rut universel que la terre dardait
Du fond de ses forêts au vent du soir pâmées
A ses tisons rôdeurs les avait allumées
En ses taillis profonds ou ses antres secrets.

Et tes bourreaux et tes martyrs et ton dieu même
Semblent fleuris de sang, et leurs muscles tordus
Sont des grappes de force à leurs gibets pendus
Sous un ouragan fou de pleurs et de blasphèmes.

Si bien que grossissant la vie, et l'ameutant
Du grand tumulte clair des couleurs et des lignes,
Tu fais ce que jamais tes émules insignes
N'avaient osé faire ou rêver, avant ton temps.

Oh ! le dompteur de joie épaisse, ardente et saine,
Oh ! l'ivrogne géant du colossal festin
Où circulaient les coupes d'or du vieux festin
Serrant en leurs parois toute l'ivresse humaine.

Ta bouche sensuelle et gourmande, d'un trait,
Avec un cri profond les a toutes vidées,
Et les œuvres naissaient du flux montant d'idées
Que ces vins éternels sous ton front répandaient.

II

Tu es celui — le tard venu — parmi les maîtres
Qui d'une prompte main, mais d'un fervent regard,
D'abord demande à tous une fleur de leur art
Pour qu'en ton œuvre à toi, tout l'art puisse apparaître.

Mais si tu prends, c'est pour donner plus largement :
Aux horizons pleins de roses que tu dévastes
Lorsque tu t'es conquis enfin, ton geste vaste
Soudain, au lieu de fleurs, allume un firmament.

Les rois aiment ton goût de richesse ordonnée,
Tu l'imposes puissant, replet, fouillé, profond
Et Versailles le tord encor en ses plafonds
Où sont peintes, lauriers au front, les Destinées.

Il déborde, il perdure excessif et charmant;
Il s'installe, parmi les bois et les terrasses,
Et les femmes de joie élégantes et grasses
En instruisent Watteau, au bras de leurs amants.

Et le voici parti vers les Londres funèbres,
En des palais obscurs dont a peur le soleil,
Pour y fixer cet art triomphal et vermeil
Comme une vigne d'or sur des murs de ténèbres.

Et quand tu t'en reviens vers ta vieille cité,
Le front déjà marqué par le destin suprême,
Nul ne peut plus douter que tu ne sois toi-même
L'infailible ouvrier de ton éternité.

III

Alors la gloire entière est ton bien et ta proie,
Tu l'empoignes, tu la domptes et tu la mords;
Jamais un tel amour n'a angoissé la mort
Ni tant de violence enfanté de la joie.

Tu rentres comme un roi en ta large maison,
Toute la Flandre est tienne, ainsi qu'est tien le monde;
Tu lui prends pour l'aimer sa fille la plus blonde
Dont le nom est doré comme un flot de moisson.

Tu ressuscites tout : l'Empyrée et l'Abîme ;
Et les anges, pareils à des thyrses d'éclairs ;
Ei les monstres aigus, rongant des blocs de fer ;
Et tout au loin, là-bas, les Golgothas sublimes ;

Et l'Olympe et les dieux, et la Vierge et les saints ;
L'idylle ou la bataille atroce et pantelante ;
Les eaux, le sol, les monts, les forêts violentes
Et la force tordue en chaque effort humain.

Ton grand rêve exalté est comme un incendie
Où tes mains saisiraient des torches pour pinceaux
Et capteraient la vie immense en des réseaux
De feux enveloppants et de flammes brandies.

Que t'importe qu'aux horizons fous et hagards
Tel autre nom, jadis fameux et clair, s'efface ?
Pour toi, c'est à jamais que le temps et l'espace
Retentissent des bonds dont les troua ton art.

Conservateur fougueux de la force première,
Rien ne te fut ruine ou chute, ou désaveu ;
Toujours tu es resté trop sûrement un dieu
Pour que la mort, un jour, éteigne ta lumière.

Et tu dors à Saint-Jacques, au bruit des lourds bour-
Et sur ta dalle unie, ainsi qu'une palette, [dons ;
Un vitrail criblé d'or et de soleil, projette
Encor des tons pareils à de rou es brandons.

Bruges, Anvers; Van Eyck, Rubens; le mysticisme et la sensualité ont au cours de mes jours formé et développé mon être. Je sens en moi tantôt dormir tantôt s'éveiller cette double force et c'est elle qui influença et ma vie et mon art.

Le village où je naquis dressait sa tour au bord de l'Escaut et l'été, pendant les jours clairs et beaux, j'y montai mainte fois. Jean Til, le vieux sonneur, m'y menait voir et le nid des hiboux et le nid des chouettes. A l'étage qui donne les abat-sons nous mettions nos mains en auvent sur nos yeux et nous parvenions à distinguer, là-bas, au milieu des maisons de la grande ville, près du port plein de mâts, les clochers de Notre-Dame et de Saint-Paul. Parfois, j'allais prendre le bateau à Ta-

mise : on longeait les opulentes rives du fleuve, on côtoyait Rupelmonde, Hemixhem, Burgt et l'on débarquait à Anvers, avec l'air et l'odeur de l'Escaut dans ses vêtements. Alors, traversant les rues, les places et les ruelles, je sentais la vie ardente, prodigieuse et fourmillante entrer en moi. Les bassins étaient grouillants de débardeurs. Les auberges et les cabarets se remplissaient de buveurs. Des femmes parées et des nègres étaient attablés aux terrasses. Plus loin, dans les rues chaudes, les matelots déployaient une gaieté lourde et chantante. Bras dessus, bras dessous, ils ballaient d'un trottoir à l'autre. Des refrains en langue inconnue sortaient de leurs bouches. L'atmosphère était comme saturée de plaisir. Quand les lanternes s'allumaient,

la violence de travail s'atténuait, mais la violence de la joie s'affirmait plus que jamais. Les portes des maisons closes s'ouvraient toutes larges ; un luxe bariolé et barbare se déployait dans les salons pleins de miroirs et de draperies. On voyait des singes s'accroupir sur les tables et des perroquets se percher sur l'épaule de « ces dames » ; des fontaines répandaient des parfums dans les corridors. Les lustres étincelaient. La volupté s'y achetait à chaque coin de rue. On l'entendait crier et chanter d'étage en étage.

A cette débauche de couleurs, à cette exubérance, j'oserais même dire à cette volupté partout répandue, le culte catholique semblait participer à son tour. Ce n'était qu'à Anvers qu'on osât installer sur des autels les somptueuses

madones, les madeleines ardentes, les martyres magnifiques dont les corps admirables et dévoilés tentaient plus qu'ils n'exaltaient. Aux grandes fêtes, sous la voûte de la cathédrale, l'encens, les cierges braséant, les chasubles or et argent, les fleurs, les chants, l'orgue, toute la liturgie s'adressaient bien plus aux sens qu'à l'esprit. Au calvaire de l'église Saint-Paul, des femmes venaient se blesser volontairement les seins pour obéir à on ne savait quelle étrange coutume pieuse. Cela s'était fait de tout temps. Le sang coulait des poitrines hardiment découvertes. Une douleur d'une volupté indicible se mêlait à la piété.

Ces quelques remarques suffirent à faire comprendre combien la vie de la grande métropole belge enseignait non

pas l'ascétisme mais aiguïsait le désir. Le peuple d'Anvers se distinguait de celui des autres villes, ses voisines par son large abandon à l'instinct ; le peuple de Bruges, tout au contraire, se surveillait et s'éduquait dans la solitude, le recueillement et le silence.

Ce ne fut qu'à l'âge de seize ans que je fis connaissance avec la cité de Memling. Je m'y arrêtai une première fois, en allant faire un séjour à Ostende. Je fus étonné. Je ne pus comprendre qu'une autre ville flamande fût aussi différente de celle que je connaissais. Les rues étaient froides, peu visitées. La Grand'Place avec l'immense beffroi était vide. Elle ne m'enseignait pas l'héroïsme : elle ne me disait que la dérélition.

Quand je revins plus tard faire un

séjour à Bruges, je pénétrai plus avant dans le cœur de la ville. Ce cœur fervent mais mélancolique, je le surpris dans les églises où des vieilles en noir priaient devant les autels, éclairées obliquement par un brasier de cierges. Le béguinage me séduisit. J'y passai de longues heures, me promenant sur la pelouse, entre les rangées d'arbres. Les pieuses amantes du surnaturel et du mystère que j'y côtoyai à chaque pas m'insinuèrent leur dévotion lente et régulière d'abord dans les yeux et bientôt dans l'âme. A l'heure où le soir tombait et où sonnait, de clocher en clocher, l'angélus, une vie insoupçonnée me fut peu à peu révélée et jamais je ne quittai moins qu'alors, le livre de prières qu'une de mes tantes m'avait donné à ma première

communion. La chapelle du Saint-Sang fut le lieu favori de mes oraisons. De grandes dames solennelles s'y venaient agenouiller. Le séjour était sombre comme une crypte. Seul un vitrail placé dans l'ombre y déployait une gloire obscure et flamboyante. Aux jours de cérémonie, en mai, quand la procession parcourait les rues de la ville, on y exposait la châsse célèbre. Un diamant noir, offert par Marie de Bourgogne, s'y mêlait à l'or et à l'argent. Souvent je songeai que cette pierre à la fois ténébreuse et brillante était bien le symbole de la mysticité de Bruges. Autour de la ville, comme des astres mineurs autour d'une étoile dominante, d'autres villes se rangeaient. C'étaient Nieuport, Dixmude, Furnes. Elles semblaient être

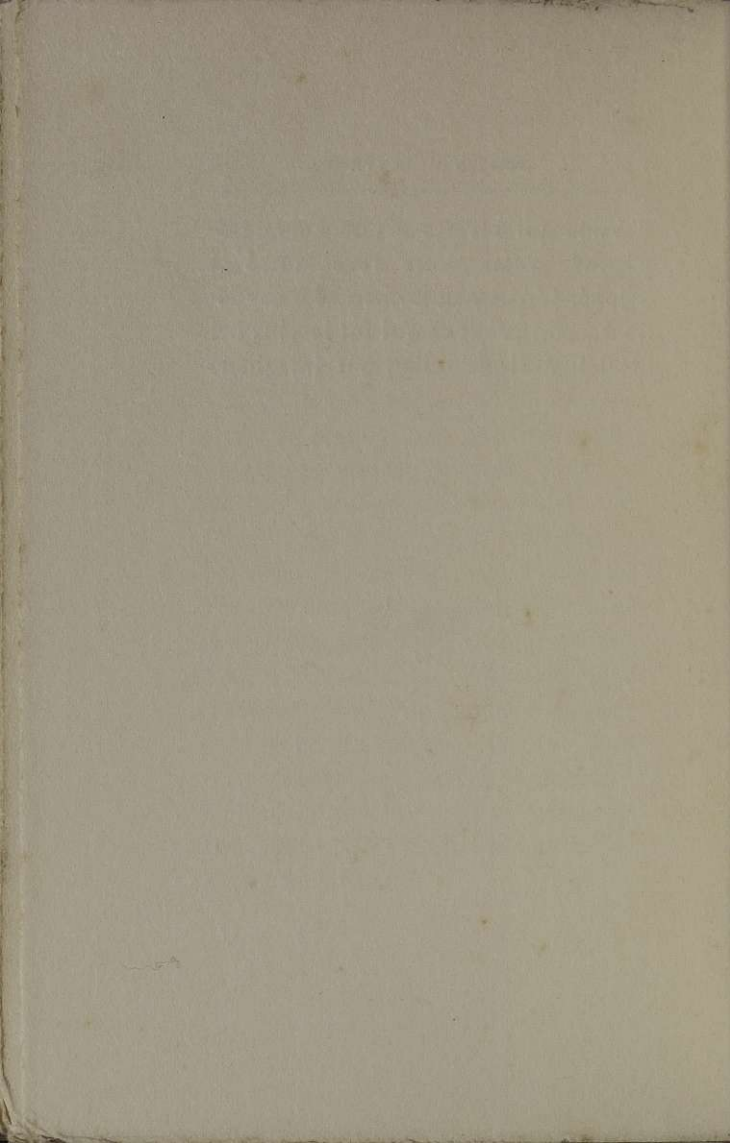
la réduction de Bruges, mais avec un charme aussi pénétrant qu'elle. Leur silence était comme plus doux encore et leur vie dont toute vivacité était bannie, séduisait les âmes tranquilles plus profondément encore. Un poète, un prêtre, Guido Gezelle, a reflété dans ses vers toute cette dévotion west-flamande.

Demeurerez-vous, après l'actuelle tourmente, telles que vous fûtes, villes de Belgique où les instincts, les sentiments et les idées d'un peuple se sont rassemblés en faisceaux ? Maintiendrez-vous intacts vos caractéristiques précieuses ? Et toi, Bruges, et toi, Anvers, serez-vous le double pôle vers où s'aimeront toujours la mysticité et la sensualité d'un groupe humain ?

L'organisation allemande est écraseuse. Elle broie tout ce qui est particulier et privilégié. Quoique conçue et fixée par une aristocratie, elle est plus niveleuse que n'importe quelle organisation démocratique. Elle a horreur de ce qui dérange son système et son mécanisme. Obéir d'abord. Tout ce qui est spontané et individuel doit céder le pas à ce qui est général et commun. Les peuples comme les citoyens n'ont pas le droit d'être dissemblables. Il faut une discipline, une règle, un code. C'est l'Allemagne qui les impose. Il n'y aura qu'une langue : la langue allemande ; il n'y aura qu'une beauté : la beauté allemande ; il n'y aura qu'une pensée : la pensée allemande ; il n'y aura qu'une âme : l'âme allemande.

Vous qui rêvâtes d'une âme européenne, voici votre rêve faussé et déjoué. L'Allemagne cherche à confisquer à son profit ce qui fut le plus bel idéal historique qu'on pût imaginer.







LOUVAIN

Louvain je t'ai aimée avec mon cœur naïf et fervent de jeune homme que l'étude attirait vers la vie et préparait à l'art. C'est entre les murs de tes collègues que, les soirs d'hiver, j'ai lu pour la première fois les hauts poètes dont les noms étaient : Dante, Shakespeare, Corneille, Goethe, Vigny, Hugo. C'est par tes monuments illustres que la beauté des lignes et la splendeur des pierres bien ajustées se sont comme gravées dans mes yeux ! C'est par tes

belles œuvres peintes que j'ai su ce qu'étaient les fiançailles heureuses de deux couleurs entre elles et que la beauté, telle que l'entendent les gens de mon pays, m'est apparue dans sa lumière propre. Je ne t'ai jamais éloignée de mon souvenir, Louvain, parce que jamais je n'ai pu t'éloigner de mon cœur. D'autres croyances que celles que tu gardes, d'autres idées que celles que tu éclaires, d'autres émotions que celles que tu éprouves ont pu traverser et mon torse et ma tête, sans que les liens moraux qui m'unissaient à toi fussent rompus ou même entamés. C'est que le tréfonds de mon être est encore dépendant de toi ; c'est que ma conscience la plus souterraine reçoit encore — sais-je moi-même par quel soupirail ? — un peu de

ta lumière, c'est qu'on ne rompt jamais entièrement avec son passé, quand ce passé a fait partie d'une âme profonde et recueillie.

Je veux dire à cette heure ton art, et l'atmosphère qui l'entourait, et les témoins qui l'affirmaient en face d'un soleil bienveillant. Je veux dire ta vie studieuse et vivace et ce qu'étaient pour toi les lettres et les chefs-d'œuvre. Je veux le dire, aujourd'hui surtout que tout ce qui était clair, puissant et splendide en toi n'est plus que ruine et que cendre et qu'il faut essayer de dégager ton beau et tranquille visage de l'horreur du massacre et de l'effroi des incendies. L'homme monstrueux qu'est un soldat allemand t'a violée, pillée, brûlée, ô cité d'ordre et de science ; il t'a marquée de sa morsure

féroce et sadique et sa joie s'est élevée à mesure que tombaient les voûtes et les murs de ta cathédrale et que se rabat-tait vers le sol, le vol rouge de tes livres dispersés dans les flammes et dans le vent. Tu as été la martyre choisie par la culture teutonnes pour prouver au monde qu'elle était l'ennemie implacable de toute civilisation haute; qu'elle ne concevait ni le bien ni le mal comme nous le concevons et qu'elle veut avec l'horreur et la barbarie remplacer la justice.

Il n'est pas de violence qu'on n'ait exercée contre toi. Le 25 août 1915, vers le soir, sans que rien pût justifier ou même pallier un tel crime, tu fus assaillie, toi qui avais déposé toutes tes armes, par les balles myriadares d'une armée ivre et féroce. Les gre-

nades, les sachets incendiaires, les pastilles inflammables, toute la chimie scélérate qu'avait préparée le laboratoire teuton, fut dirigée contre toi. Tes maisons brûlaient, tes places étaient encombrées de meubles sauvés à la hâte, tes habitants étaient poursuivis de rue en rue, de carrefour en carrefour, tes vieillards, tes femmes, tes enfants, tes [prêtres étaient gibier de choix et marqués pour les traquenards les plus soigneusement préparés. Les pillages les plus méthodiques et les plus rapides que l'histoire rapporte étaient, sinon surpassés, du moins égalés. En une de tes demeures, une mère vient d'accoucher. La fusillade s'y fait vive. L'homme saisit sa femme souffrante, l'enveloppe de couvertures et s'enfuit avec elle par l'escalier, vers

les toits. La nuit s'est faite. Toute la rue n'est que crépitements et lueurs. L'acharnement des assaillants redouble. Soudain, sur le bras qui soutient la tête de l'accouchée, on ne sait quoi de tiède et de mou se répand. L'homme ne voit rien dans les ténèbres. Il dépose son fardeau. Il allume à la hâte quelque lumière. Il contemple devant lui sa femme immobile, le crâne fracassé. Ce qui avait coulé, tiède et mou, sur son bras, près de sa main, était la cervelle de la morte. Et le soldat teuton, sur les trottoirs, au long de la rue, tirait et s'acharnait toujours.

Louvain brûla pendant une semaine. Toute la partie moderne de la ville, la place du peuple et la rue de la Station ne sont que décombres. Depuis ces temps de deuils, on a repeint la

gare et masqué, grâce à elle, pour le voyageur qui passe, l'horreur qui se maintient derrière le monument. On m'assure que des barrages en planches séparent aujourd'hui le crime allemand de l'indignation et de la curiosité universelles. Mais que de jours ont passé, avant que, non pas la réprobation mais la honte, ait touché l'intelligence obtuse et basse des massacreurs. Ils disent : « Nous avons voulu faire un exemple. » Ils y ont réussi. Seulement, l'exemple donné s'est tourné contre eux. S'il a terrorisé la Belgique, il a surtout déshonoré l'Allemagne. On a vu clair dans l'âme de celle-ci. Et le monde, en s'y penchant, a comme reculé d'horreur.

Trois monuments célèbres attestent que l'art fut en honneur, à Louvain,

naguère ; mille témoignages affirment qu'il l'est encore, aujourd'hui. Examinons le passé d'abord, le présent ensuite.

Quand une ville peut faire voisiner dans ses murs une cathédrale aussi ardente que celle de Saint-Pierre, un hôtel de ville aussi travaillé que celui de la grand'place, une université aussi sévère et grave que celle des halles, on peut en conclure qu'elle possède une vie complète : sa cathédrale, elle la dédie à sa vie religieuse ; son hôtel de ville à sa vie civique ; son université à sa vie savante.

Saint-Pierre est de style ogival tertiaire. Le temple s'est dépouillé de toute lourdeur ; il ne possède plus le gros pilier, l'ogive épaisse, l'abside ramassée. Il est tout élan et tout prière.

Il ne s'élève pas vers le ciel ; il y fuse. Ses colonnes sont des faisceaux qui groupent pour ainsi dire les essors et les ardeurs, et les projettent en masse vers les voûtes. Ce sont comme les vœux rassemblés de tout un peuple qui partent vers la nue. Jamais on n'imprima zèle plus vif et plus pur aux pierres dociles ; jamais lignes architecturales ne furent poussées vers l'espace avec une passion plus chaude et plus folle. A certaines heures d'été, j'ai cru voir l'église de Saint-Pierre tout à coup spiritualisée et comme radiante se détacher du sol et se soulever dans l'extase. Elle réalisait vraiment un miracle aux yeux de ceux qui savaient voir.

Son jubé était taillé et fouillé comme certaines parois de grotte, au bord des

mers et des golfes d'Italie. Çà et là se distinguaient des courbes pareilles à celles des vagues. C'était comme des eaux flexibles tout à coup immobilisées. Quant au tabernacle qui se dressait non loin de l'hôtel, dans le chœur, il aurait pu servir de clocher à quelque reliquaire arrangé et sculpté en chapelle. Il mesurait au moins 3 mètres. Il disposait l'un sur l'autre une dizaine d'étages où se montraient les petites statues des bienheureux et des bienheureuses avec leurs emblèmes de sanctification ou leurs instruments de martyre. Petite famille à part dans le grand temple que bien des gens honoraient d'un culte isolé.

Quand l'année académique s'inaugurait, la messe du Saint-Esprit se chantait à Saint-Pierre. Un cortège

noir et violet de professeurs en toges se rendait de l'université jusqu'au porche de l'église. Les massiers, costumés comme aux siècles d'apparat espagnol, le précédaient. Ils étaient monumentaux et graves. L'un d'entre eux portait le nom d'Augustinus. On eût dit que tout le jansénisme s'était réfugié en lui.

L'office se déroulait comme une belle étoffe brodée, lentement, majestueusement. A l'offertoire, une voix claire et belle entonnait le *Tu es Petrus* qu'un musicologue louvaniste avait composé, jadis, avec bonheur. Ce musicologue dont la réputation n'éclipsa certes aucune autre, était un vieil aristocrate. Il s'appelait le chevalier van Elewyck. Chaque étudiant et chaque professeur connaissait le fameux

Tu es Petrus et l'aimait pour les souvenirs qu'il évoquait. Une messe du Saint-Esprit, une inauguration d'année scolaire n'eût été complète si le chant sous les voûtes n'avait point retenti. La cérémonie terminée, le cortège regagnait les halles et l'on se désignait au passage les nouveaux professeurs que l'archevêque de Malines venait d'adjoindre aux anciens.

Que dire de la merveille d'art qu'est l'hôtel de ville ? Rien de plus régulier ni de plus varié que son architecture. On le prendrait pour un meuble de pierre — soit une châsse, soit un coffre — déposé au bord d'une grand'place. C'est à la fois son défaut et son charme.

Si la critique veut s'exercer elle affirmera qu'il n'est pas suffisamment un monument ; si au contraire c'est l'art

seul qu'il examine, il se laissera séduire par la délicate, nombreuse, fouillée et magnifique décoration des quatre faces extérieures et tout blâme ne sera que fumée qui se dissipe.

Ce n'est pas cet hôtel de ville-ci qui vit la fameuse émeute populaire de 1379. Il n'a pas été témoin de l'immense rage des gens de métiers qui en ces temps rouges défenestrèrent les nobles. Les corps ainsi projetés dans l'espace étaient reçus, avant de toucher terre, au bout des piques des milices corporatives et promenés à travers les rues. Ce fut une révolte formidable dont les ducs de Brabant n'eurent raison qu'à grand'peine.

L'hôtel de ville actuel qui, par miracle, fut soustrait à la férocité allemande de 1914, ne date que de 1447.

Déjà l'université de Louvain était créée par un bref du pape Martin V.

L'architecte du chef-d'œuvre fut Mathieu Leyens. Il en fit, lui seul, les plans et les dessins.

L'hôtel de ville est d'une unité peut-être trop stricte. La symétrie la plus fatale le serre en ses tenailles. Mais que de variété dans ses statues et ses bas-reliefs. On dirait qu'il ne fut fait que pour servir d'étagère à toute l'histoire sculptée de l'Ancien Testament. On y voit le monde biblique étaler les drames d'Abraham, de Joseph, de Job, de Saül et de David, avec toute la naïveté du temps. Le sujet satirique y côtoie le sujet sentimental ; la tragédie, la farce ; la chronique, la légende. L'hôtel de ville de Louvain est un édifice qu'on lit et qu'on commente plus qu'on ne le

voit. Il ne se laisse découvrir qu'à la réflexion minutieuse et à l'examen approfondi.

C'est la halle des drapiers qui devint sous le duc de Brabant, Jean II, les locaux de l'université naissante. Jusqu'à l'heure de son éveil scientifique, Louvain, tout comme Ypres, Gand et Bruges, est une ville de corporations et de métiers. Elle ne vit que de son travail précieux : ses draps sont renommés dans le monde entier. Son esprit populaire dressé contre l'esprit féodal l'exalte, la déchire et la ruine. Un jour ses ouvriers vont s'établir tout comme ceux d'Ypres, de Bruges et de Gand, là-bas, de l'autre côté de la mer, et ce qui fut les entrepôts, les comptoirs, et les maisons des Gildes devient la solitude et l'abandon.

Le pape Martin V établit trois facultés : celle de théologie, celle de droit, celle de médecine. Trois grands hommes les illustrent : Vesale, Érasme, Juste Lipse. Vesale rénove toute la science anatomique. Gallien, le Grec, ne disséqua jamais que des animaux, surtout les singes. C'est par analogie que ses remarques s'appliquent au squelette humain. La révolution que Vesale introduisit dans la médecine et la chirurgie fut donc essentielle. Pour la première fois on étudie la structure osseuse humaine et les précisions amènent mille découvertes.

On connaît la figure fine et maigre et l'œil comme embusqué d'Érasme. Holbein nous en a fixé la subtile réalité dans un chef-d'œuvre. Ce fut en pleine lutte religieuse, que le grand sceptique

hollandais — certains le rapprochent de Montaigne, tandis que d'autres le rangent auprès de Voltaire — séjourna dans la cité brabançonne. Il y voulut vivre en paix, dans l'amical et studieux silence. Il aimait l'atmosphère douce des plaines aux lignes incurvées qui s'étendent vers Hérent ou vers Heverlé. Les bois versaient une ombre bienveillante à ses méditations et son existence tout entière se rassérénait en ce pays frais et lumineux. Quels livres écrivit-il pendant que les choses environnantes se faisaient comme attentives à ses pensées. Quelles paroles confia-t-il aux échos du mont César ou bien aux bords sinueux de la Dyle? Dans quel logis séjourna-t-il? Vécut-il chez les bourgeois, comme Spinoza le fit, au siècle suivant, là-bas, dans Amsterdam?

Quant à Juste Lipse, il professa à l'endroit même où Érasme ne fit qu'écrire et que songer. Les deux humanistes étaient d'esprit bien différent. Le Hollandais souriait à la gravité du Belge. Il ne comprenait pas son agitation apeurée, ni sa vacillante conscience. Il se réservait où Juste Lipse prenait parti, quitte à regretter presque aussitôt les gages qu'il avait donnés.

L'apaisement s'est fait autour de sa mémoire. Le monde catholique d'aujourd'hui le réclame comme champion. Louvain, sur un terre-plein de la rue de la gare, lui a dédié une statue qui, sans doute, n'est aussi massive, aussi figée et aussi dûment fixée au sol que pour qu'il soit désormais impossible à Juste Lipse de changer encore d'attitude.

Il était né à Ysche, petit village de paysans laborieux mais bons vivants. Les kermesses y sont en grand honneur. On en aperçoit l'église et le cimetière situés sur la grand'place du bourg. Des auberges et des cabarets les entourent. Quand les orgues, les pistons et les clarinettes y font rage, c'est, me dit-on, pour réjouir les morts plus encore que pour amuser les vivants.

Les marches solennelles du grand escalier des halles universitaires qui conduisent à la bibliothèque ont dû certes connaître les pas de Vesale, d'Érasme et de Juste Lipse. Parmi les livres de choix, se trouvaient toutes leurs œuvres. On cite l'admirable exemplaire du *Traité anatomique* de Vesale donné par Charles-Quint.

La bibliothèque contenait en outre

des incunables rarissimes ; elle se glorifiait de merveilleux manuscrits. On y pouvait étudier la miniature flamande depuis ses débuts jusqu'à sa décadence. O les chastes images des vierges et des saints ! O la multicolore parure des scènes évangéliques ! O les traits fins et souples qui semblaient faits avec des plumes minuscules tirées de l'aile d'un roitelet !

Hélas ! que sont devenus les incunables et les manuscrits ? Quel sort fut réservé à *l'Anatomie humaine* par Vesale ? Où la magnifique couverture aux armes impériales ? Et les écrits d'Érasme et de Juste Lipse et ceux de Jansénius, évêque d'Ypres, dont la vie se passa, elle aussi, dans la solitude studieuse et charmante de Louvain ? Tous les chefs-d'œuvre n'ont servi qu'à rendre ou plus

rouge, ou plus sombre, la flamme allemande qui les dévora.

Les étudiants de Louvain vivent entre les trois grands monuments dont nous venons de parler et avec les ombres illustres que nous avons évoquées, voici un instant. Il n'est guère possible qu'une âme jeune et ferme ne s'en sente pas grandie. D'autant que l'enseignement de Louvain est essentiellement traditionnel et que le passé le remplit plus abondamment que le présent. A Bruxelles au contraire, où la science universitaire est comme portée par les souffles nouveaux, l'avenir à conquérir et à former inquiète les âmes beaucoup plus que l'exemple à honorer et à suivre. Il y a rivalité entre les deux institutions comme entre les deux idéals. Toutefois, pendant la guerre une telle détente se

fit dans les esprits que l'université de Bruxelles répondit à l'autorité teutonne qui lui ordonnait d'ouvrir ses cours : « Aussi longtemps que Louvain sera privée de ses maîtres et de ses élèves, nous, ses concurrents et ses rivaux, nous avons à cœur de ne point profiter des avantages que le sort nous octroie et nous refusons d'obéir. »

Et le dialogue suivant se poursuivit entre la kommandantur et l'autorité académique.

— Il faut ouvrir les cours pour ne point nuire à l'avenir de vos élèves.

— Les deux tiers sont au front.

— Et l'autre tiers ?

— Il ne nous intéresse pas.

Lorsque j'étais sur les bancs universitaires à Louvain l'art y était honoré avec sollicitude.

Les tableaux conservés à la Collégiale de Saint-Pierre attiraient nos yeux émerveillés. Leur auteur était Thierrî Bouts, peintre venu de Haarlem, mais fixé en Brabant depuis longtemps et tout imbu de l'enseignement et de la technique des écoles de Bruges et de Gand. Il y a peu d'années, Louvain possédait également *La légende de sainte Anne*, par Quentin Metsys.

A côté de Jean Van Eyck qui incarne la gravité et la force, Quentin Metzys instaure la distinction et la grâce. De même l'élégance de Van Dyck s'oppose à la vigueur et à l'emportement de Pierre-Paul Rubens. Lorsqu'on prétend que la peinture flamande n'est qu'énergie allant jusqu'à la brutalité, il importe d'opposer à cette appréciation hâtive sinon malveillante, la présence parmi

nos grands maîtres de Metzys et de Van Dyck. Ils sont les créateurs dans la peinture septentrionale, de la souplesse, de la distinction et du raffinement. Je sais telles mains peintes par Metzys que le plus illustre des Italiens, soit Botticelli, soit Ghirlandajo, soit même Philipino Lippi désirerait signer. Et qui peut douter que le talent aristocratique de Van Dyck n'ait donné son caractère et sa fierté à l'élégance anglaise ? Il l'a définie aux yeux de la postérité. Il lui a voué la vie preste et aisée de son pinceau. Si les Buckingham posèrent devant lui, ils étudièrent et perfectionnèrent leur attitude devant ses toiles et imitèrent le tour qu'il avait imprimé à leur maintien. Il y eut influence du modèle sur le peintre, mais aussi du peintre sur le modèle. Van Dyck et

Quentin Metzys sont tous les deux des peintres suprêmes et charmeurs.

Mais bien plus que la peinture, les lettres nous occupaient et nous exaltaient à Louvain. Un savant professeur, M. Léon de Monge, dont les idées inébranlablement classiques ne l'empêchaient point de commenter les romans de chevalerie et le merveilleux des légendes celtiques, nous faisait aimer, tout en les lardant de ses sarcasmes, Hugo, Musset, Vigny, Gautier, Baudelaire. Il présidait la *Société littéraire* avec juste le degré de partialité qu'il faut pour y entretenir l'état de lutte ardente et féconde. Il était gentilhomme avant tout. Avec quelle courtoise et souriante ténacité il combattait le romantisme au nom du goût et de la vérité ! Ce qui ne l'empêcha jamais

d'être prompt à l'éloge, même si le travail qu'il jugeait bien fait heurtait et malmenait quelque peu soit Corneille, soit Racine, soit Boileau. Et puis, dès que la discussion devenait trop vive, il avait le talent de nous réconcilier tous, grâce à l'universelle admiration professée pour Molière.

Si j'insiste sur ces discussions dont la puérité nous apparaît aujourd'hui manifeste, c'est que ceux qui y participaient étaient quasi tous appelés à quelque fier destin. Notre renouveau littéraire qui produisit des poètes, tels que : Albert Giraud, Iwan Gilkin, Georges Rodenbach, sortit de la *Société littéraire* de Louvain. Tout le mouvement appelé « Jeune Belgique » auquel se joignirent plus tard Maurice Mæterlinck, Charles Van Lerberghe, Georges

Eeckhoud, Fernand Severin, Max Elscamp, y découvre ses origines.

Avant 1883, il y eut en Belgique quelques écrivains isolés : Charles Decoster, Octave Pirmez, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Victor Arnould; il n'y eut pas de groupe ou plutôt de phalange. La flamme qui alluma le brasier et en répandit les lueurs sur l'horizon littéraire tout entier, fut composée et comme fourbie en sa ligne et en sa courbe, à Louvain. Que de jeunesse, d'enthousiasme, de parti pris, de fureur et de folie nous y avons mis ! Que d'audace, que de courage, que de volonté, que de belle et mystérieuse aventure !

Ce qu'il importe de retenir c'est que ceux que Louvain abrita, voici quarante ans, se sont tous, grâce à son

atmosphère studieuse, grâce à ses chefs-d'œuvre visités et aimés, grâce à l'ombre de ses grands morts, comme armés pour l'existence d'art dont ils rêvaient. Louvain n'a pu faire qu'ils fussent soit des génies, soit des talents, mais elle a aidé à l'éclosion de leurs cerveaux prédestinés. Elle leur a parlé dans ses rues, ses carrefours, ses parcs, ses boulevards, sa banlieue. Elle leur a indiqué le banc sous les ombrages où il faisait bon lire les poètes et méditer les prosateurs. Elle leur a soufflé un peu de son âme idéaliste et profonde et leur a montré les chemins écartés et glorieux où s'engagent ceux qui laissent la trace de leurs pas dans l'histoire de leur siècle.

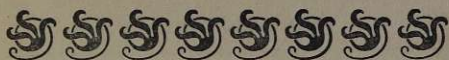
Cette ville de Louvain pleine de calme, de bienveillance et de sagesse

doit revivre à la lumière et sortir de sa ruine. L'Allemagne y instaurerait sa science brutale et courte ; ses professeurs à gages comme ses officiers ; ses méthodes sans souplesse, sans liberté et sans vie. La science, qu'elle soit esthétique, industrielle ou militaire n'est rien si elle n'est rehaussée d'art.

Or c'est précisément l'art, cette chose mystérieuse mais indispensable, que l'Allemagne ignore en tout ce qu'elle projette, pense, veut et fait. Elle mécanise le monde, mais ne le grandit pas. Dans cette lutte immense où se joue le sort de l'Europe, elle ne produit aucun capitaine de génie. Sa tactique guerrière est toujours la même. Elle attaque et se défend d'après des plans inchangeables, tout comme la bête dans les bois. Elle porte le glaive ; jamais elle

ne dresse le flambeau. Ce dernier symbolise l'art. Si elle était victorieuse, quelque chose de très haut, quelque chose de suprême disparaîtrait de la terre. La méthode remplacerait le don. Et l'Allemagne ne se douterait même pas que la pensée humaine aurait été diminuée par elle. Elle se sentirait d'autant plus orgueilleuse qu'elle aurait été plus incompréhensive et plus néfaste.





LA BELGIQUE FIÈRE

Si malheureux que soit leur sort, les Belges n'ont pas le droit de descendre jusqu'à la plainte, ni d'insister sur leur misère. Ils se doivent d'être dignes de leurs soldats, qui, tous, furent des héros.

Que les femmes chassées de leur village avec un troupeau d'enfants pendus à leur jupe se lamentent au long des grand'routes de la faim, de la fuite et de l'exil, on peut le comprendre. Mais il ne faut pas que les

hommes, surtout ceux qui pensent et peuvent vouloir et agir, fassent écho à ces cris de douleur déjà trop longtemps entendus.

Jadis, ceux qui rêvaient chez nous d'une plus grande Belgique ne songaient ni à un accroissement de territoire, en Europe, ni à un développement d'empire, en Afrique. Ils n'avaient en vue qu'une renaissance belge, qui fût, en même temps, économique et intellectuelle. Ils voulaient une industrie de plus en plus active et parfaite; ils voulaient une pensée de plus en plus moderne et vivante. Ils cherchaient l'influence et non pas la conquête.

Or, jamais, depuis que la Belgique existe, cette influence n'a été plus haute. Certes, pour l'instant, nos usi-

nes se sont tues et semblent n'avoir plus ni respiration haletante, ni souffle embrasé. Mais nul ne les croit mortes. Sitôt la guerre finie, elles se ranimeront comme des monstres merveilleux. Quel que soit le poids de la cendre qui les recouvre, il paraîtra léger à leurs mille tentacules qui, tous, s'étireront et se noueront dans la lumière renouvelée.

Nous serons jeunes et prompts, comme jamais. Jusqu'à ce jour, le danger n'avait point encore visité notre nation. Nous étions trop sûrs du lendemain. Nous vivions comme des gens riches qui ignorent ce qu'est la détresse. La guerre, à nos yeux, c'était l'affaire des autres.

Elle est venue vers nous, formidable et féroce, au moment où nous n'y

songions pas. Comme une montagne, dont les pans s'écrouleraient pour nous écraser, l'empire compact de Guillaume nous surplomba. Nous étions seuls, en petit nombre. Nous fûmes attaqués, avec trahison et déloyauté. Nous nous massâmes à la hâte, à Liège, en de vieux forts. Nous fûmes obligés d'improviser notre courage, d'inventer notre résistance et de susciter en nous une âme nouvelle. Tout cela se fit en un jour, en une heure, en un instant. Et nous fûmes l'étonnement du monde.

Oh ! ces inoubliables impromptus de vaillance et de gloire ! Quelques-uns d'entre nous, en voyant nos petits troupiers s'embarquer pour la frontière, n'avaient pu s'empêcher de vaticiner.

— Ils ne seront que chair à canon. Notre armée n'existe pas, nos généraux n'existent pas, nos forteresses n'existent pas.

Quatre jours après, un nom, la veille encore ignoré, était dans toutes les bouches. Les gamins se déguisaient en général Leman ; les jeunes filles vendaient son portrait dans la rue ; un tacticien remarquable s'était imposé au respect de tous. Bien plus. Ces mêmes petits troupiers, qu'on avait, à la légère, destinés à n'être que pâture à canon, revenaient du front à Bruxelles, avec des sabres prussiens plein les mains. Ils étaient, à la fois, timides et heureux ; ils doutaient encore du rôle admirable qu'ils venaient de jouer ; les femmes les embrassaient et nous les portions en triomphe.

L'un d'eux, tandis qu'un « Taube » surveillait et menaçait Bruxelles, là-haut, lui tendit soudain quelque aigle prussien arraché à un casque à pointe, et follement, avec un rire rageur, défia l'aviateur de venir le reprendre. C'étaient des instants magnifiques, vécus dans la fièvre et l'orgueil. Le temps était radieux. L'air était comme doré. On respirait du soleil en même temps que de l'héroïsme.

Ces premiers succès à Liège, suivis de ceux de Haelen, d'Aerschot, d'Alost, de Dixmude et de Furnes, ont à jamais attiré vers la Belgique l'estime, le respect et l'admiration de tous. Nous avons, pendant près de trois mois, retenu chez nous les énormes forces allemandes. Elles croyaient ne devoir nous donner que trois jours. Au

dogme de leur invincibilité, nous avons fait les objections les plus heureuses. Nous leur avons tué leurs premiers milliers d'hommes. Ils approchaient des glacis de nos forts, comme des blocs mouvants, coude à coude, soudés les uns aux autres. Avant de monter à l'assaut, tous ensemble ils criaient : « Kaiser ! Kaiser ! » Puis, la mitraille belge leur répliquait avec son bruit sec et acharné. Ils tombaient l'un après l'autre, à la file, comme une rangée de cartes. Parfois, la lueur brusque d'un Zeppelin rôdeur éclairait leur agonie. Un long gémissement s'entendait, puis s'apaisait, et faisait place au silence et à la mort.

Que nous ayons, par notre obstinée et multiple résistance, permis à la

France et à l'Anglèrerre de s'armer, de s'organiser et de se sauver elles-mêmes, ce n'est point à nous de le dire trop bruyamment.

A ne considérer que cet immense et suprême service rendu à l'Occident, rien que la fierté doit rester en nos cœurs, debout. Les pleurs nous déshonoreraient. Disons-nous qu'entre tous les peuples, la Belgique fut choisie pour qu'un des plus hauts prodiges humains fût accompli par elle, qu'elle eut l'honneur d'être le premier et le plus nécessaire des remparts que la civilisation moderne dressa contre la férocité et la sauvagerie millénaires, et que son histoire rejoindra celle des rares petites nations qui seront immortelles.

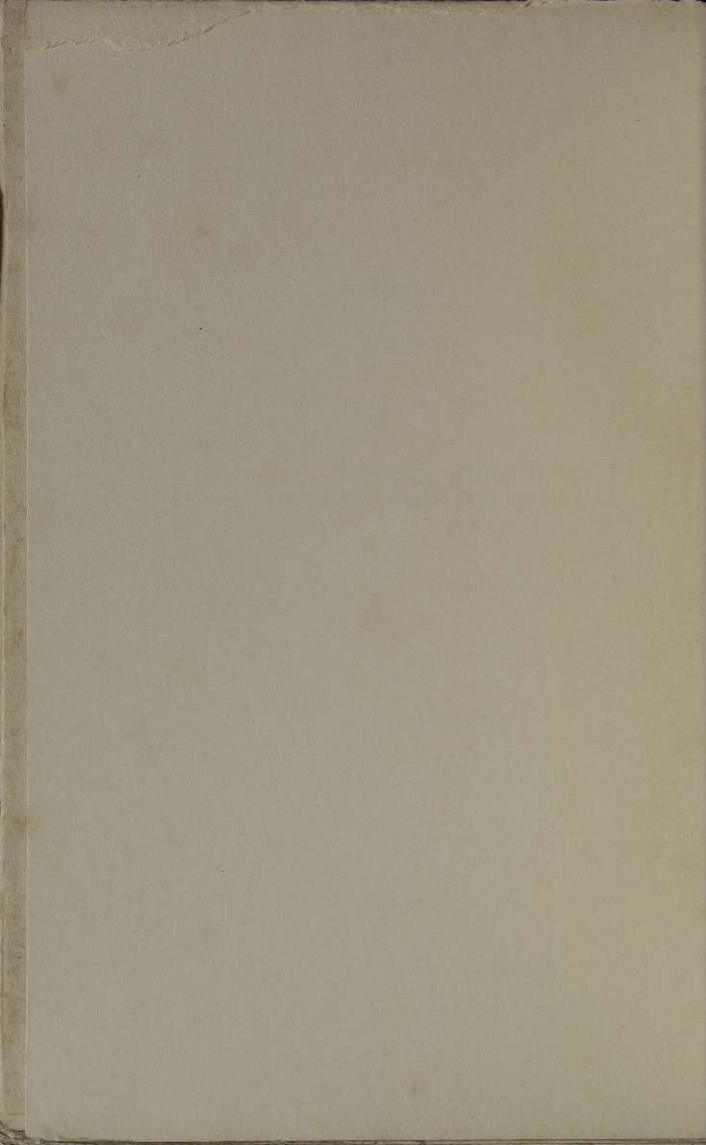
Aussi, aux yeux de certains, la vraie

Belgique n'est-elle née que d'hier. Jamais ils ne l'ont sentie plus réelle qu'au moment où, privée de territoire, elle n'a, pour se reconnaître et se rallier, que son roi.

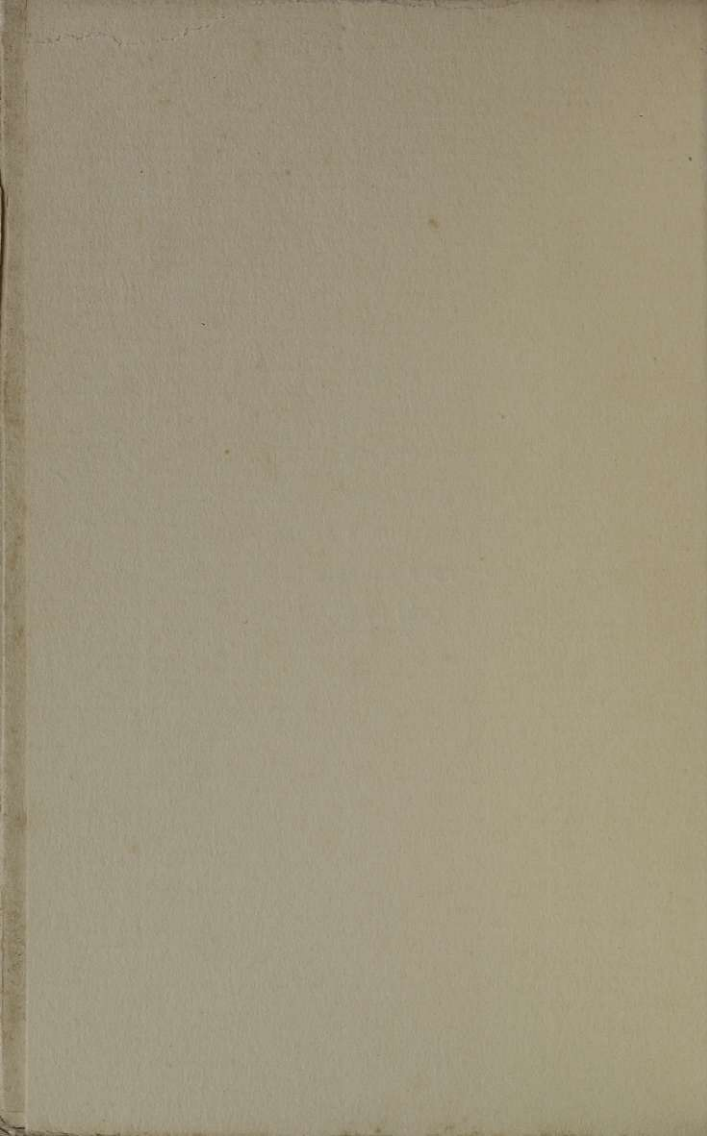


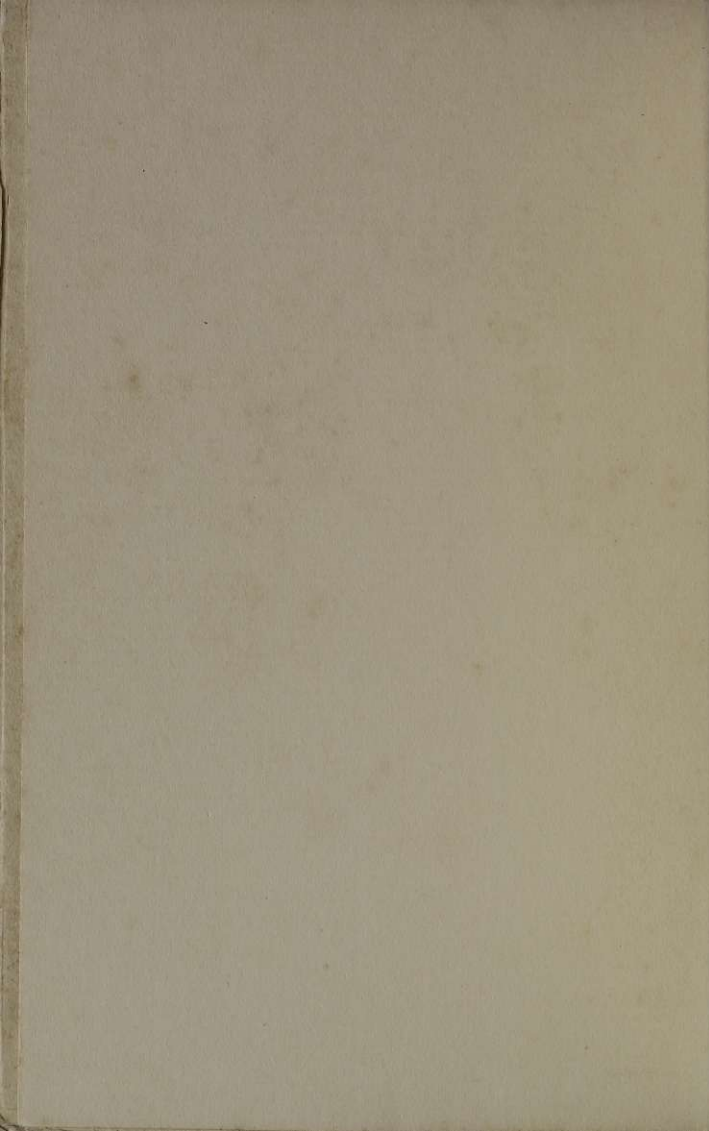
TABLE

	Pages.
Lettre au graveur Delstanges	7
La Flandre et la Wallonie martyres	15
Bruges et Anvers.	23
Louvain	47
La Belgique fière	77



ACHEVÉ
D'IMPRIMER
LE VINGT-CINQ MARS
MIL NEUF CENT SEIZE,
PAR ARRAULT, A TOURS,
POUR GEORGES
CRÈS ET C^{ie}.









PRIX : 1 FR. 75.

Majeration